

Le Temps. Juin 1933

## ACADÉMIE FRANÇAISE

### Reception de M. François Mauriac

La séance fut une des plus brillantes que puissent rapporter les annales académiques : la salle comble dix minutes après l'ouverture des portes, les curieux, les candidats actuels ou futurs représentés surtout par leurs femmes, les critiques enfin, entassés sur les banquettes vertes ou sur les tabourets de bar que l'Institut offre à ses invités. La foule à d'ailleurs les couleurs tristes de l'hiver; le seul uniforme visible sera la tenue kaki du général Gouraud; et les soulanes, quoi qu'on ait pu attendre, sont fort rares. On remarque celle de l'abbé Mauriac, qui ressemble à son frère presque comme un jumeau, celle du chanoine le plus spirituel de Paris... La pourpre de Mgr Baudrillart, et la robe en marbre de Bossuet qui, placée juste derrière les académiciens, semble leur dire, comme me chuchotait M. l'abbé Mugnier : « Dieu seul est grand, mes frères ! »

Le spectacle le plus rare et le plus charmant est offert par la famille du récipiendaire : une jeune femme et quatre enfants, sans parler des frères, belles-sœurs et cousins, ce n'est pas commun sous la Coupole, où les discours précèdent plus souvent que les exemples et où règne en général, on peut le dire, l'âge canonique... Justement, M. François Mauriac pourrait obtenir le prix de jeunesse, de sveltesse et d'élégance. Son costume lui va à ravir. Par coquetterie, il ne chaussera ses lunettes qu'après avoir prononcé son discours. Il n'a guère autour de lui qu'une quinzaine de confrères, bureau et délégation compris; mais les autres classes ont donné en foule, et jamais leurs bancs n'ont été mieux peuplés.

La parole de M. Mauriac, à cause d'une maladie récente, est sans ombre, éraillée, mais d'une articulation parfaite. Il faut être expert pour y deviner les raucités de l'r bordelais ou l'o fermé de sa province. Cette diction monotone et presque liturgique évoque un peu celle d'un pieux collègue qui lirait un texte sacré au réfectoire. Les accents d'ironie n'y sont pas du tout perceptibles; or le texte en contient. Ajoutons que le style de M. Mauriac, sensible et barrésien, n'a aucunement le rythme oratoire; il est merveilleusement dépourvu de redondance et de lieux communs. Le pathétique y est réel cependant, car la modestie y est de bonne foi et la foi tout court s'y exprime sans respect humain. La confrontation du romancier de *Genitrix* avec l'auteur de *Blanchette* était, pour le moins, surprenante. Les hasards académiques sont aussi capricieux que les rencontres de la vie. M. François Mauriac en a déjoué les pièges en attirant feu Brieux dans la chrétienté virtuelle, en l'agrégeant à ce qu'on peut appeler l'Eglise du dehors, aux saints laïques du parvis. Il a reporté sur le siècle imple et sur l'obscurantisme bourgeois le péché de positivisme ou de rationalisme; il a laissé à Brieux les mérites de la charité, du dévouement au bien social, du respect des croyances d'autrui. Ses paroles sur la sainteté du Vrai sont émouvantes; mais elles ne tendaient pas à défendre Brieux seul, elles tendaient aussi à rappeler les droits du romancier et du psychologue.

Et comme M. Mauriac a l'art d'élever le débat, tout le monde applaudit son apologie du théâtre, non pas tel qu'il est en fait, mais tel qu'il serait en droit, le rappel incessant du nom de Molière (ceci aux pieds de l'Aigle de Meaux!), et enfin ses duretés sur le cinéma considéré comme un engin à abrutir la foule. Bien des gens pensaient que Paul Souday, qui ne fut pas venu là sans quelques préventions, aurait à ce moment-là battu des mains comme tout le monde. Les piques lancées par M. Mauriac contre l'école unique et sa diatribe contre le laïcisme bolchevique ont naturellement recueilli aussi des ovations rituelles; la péroraison, où le ton devenait passionné, où l'orateur esquissait quelques gestes, a déchaîné plus d'enthousiasmes encore : les thèmes en étaient très beaux, puisque c'était d'une part le droit du peuple à connaître l'inquiétude religieuse, et d'autre part la vanité de l'œuvre littéraire au prix des bienfaits et des belles actions... Par parenthèse, je ne sais si les auditeurs ont remarqué qu'une certaine allusion à Verlaine, à propos de *Ménages d'artistes*, n'eût pas été faite par M. Mauriac s'il n'avait sur le cœur le livre de M. François Porché.

Le discours de M. André Chaumeix est un modèle du genre; le début un peu bien conventionnel, mais le resto plein de pointes spirituelles, d'expressions heureuses, le tout conforme à la morale du lieu. La voix de M. Chaumeix est très agréable, mais je dois dire qu'il a tendance à amortir les fins de phrases; beaucoup d'effets et de citations ont été ainsi perdus. Le début n'a pas eu la partie belle dans cette allocution; il n'est même pas reparu à la fin, comme c'est en général l'usage. L'orateur l'appelle monsieur Brieux, pour bien marquer que l'homme de bien l'emporte sur le cher confrère; l'essentiel est qu'on ne prononce pas le prénom d'Eugène, dont le possesseur avait, je ne sais pourquoi, l'horreur. Quant à creuser l'abîme entre feu Brieux et M. Mauriac, cet abîme qu'on s'était efforcé de combler auparavant, la tâche était vraiment facile. J'avoue que le récipiendaire n'avait pas du tout essayé de faire de son prédécesseur « un personnage de Mauriac », quoi que dise M. Chaumeix. C'était, de fondation, un héros de Duhamel.

On me permettra de trouver que les ironiques semonces de M. André Chaumeix au romancier catholique ne sont pas très pertinentes. Ennemi de la nature, virtuose de la tentation, pascalien trouble, janséniste à odeur de soufre, voilà ce qu'il lui a en somme reproché d'être. On ne conçoit pas la littérature, fût-elle catholique, se nourrissant d'autre chose que du malheur et du péché.

Et d'ailleurs pendant cet asticologie M. Mauriac gardait un sourire aigu... S'il avait pu répondre, il aurait rappelé que l'un de ses maîtres, dont on ne peut parler sous la Coupole, c'est M. André Gide. Cette influence omise, le portrait littéraire qu'on a fait de lui est forcément incomplet; et le procès qu'on lui intente, mal instruit... Si M. André Chaumeix poussait un peu loin les principes académiques, il reconnaîtrait qu'ils équivalent à interdire le roman et la psychologie moderne. Il nous dit bien que nos lettres traditionnelles excellent le caractère, l'héroïsme, les facultés supérieures. Corneille mis à part, je n'en suis pas sûr. Depuis que le réalisme est inventé, la vertu des observations l'emporte sur celle des prédications idéalistes. Mais le critique avait trouvé d'abord un meilleur terrain pour combattre le récipiendaire. Ce n'était pas au nom de la morale mondaine, ni de la littérature rose, ni de la tradition bien pensante, qu'il lui fallait parler, c'était au nom de l'autre face du christianisme, de l'accommodement catholique au temporel, à la civilisation. Le nom de François de Sales ayant été prononcé, on attendait les termes d'*humourisme dévot*; mais l'ombre de l'abbé Bremond ne plaçant plus sur la salle, ou pas encore... Quel dommage que ce prêtre n'ait pas eu Mauriac à recevoir! Au lieu d'une séance brillante, nous eussions eu une séance mémorable, historique.

ANDRÉ THÉRIÉ.

240